

## ROBERT SALOMON

### Déporté de la Résistance au camp de Natweiller Struthof (M<sup>le</sup> 11 908)

Troisième enfant d'une famille modeste, le père ouvrier chez Peugeot à Valentigney; dans le Doubs, je suis né en 1925.

Mon père, fusilier marin durant la grande guerre, torpillé aux Dardanelles, sous le commandement de l'amiral Guéprate, a participé également au débarquement de Salonique.

Ma grand-mère maternelle avait vu les uhlands allemands en 1870 spolier son village, la ligne bleue des Vosges à l'horizon avec tout ce qu'elle comportait dans l'histoire de France et celle racontée par mes anciens, a sans doute exalté mon patriotisme, par la suite favorisée mon engagement dans la Résistance lorsque l'opportunité s'est présentée.

Dés juin 1940, l'arrivée des troupes allemandes apportèrent une grande tristesse dans ma famille. Mon père affecté spécial avait dû gagner Saint-Étienne à vélo, avec un certain nombre de ses camarades.

Ma mère, mes frères et sœurs restés seuls dans une ferme isolée à 15 Km de la frontière suisse, subirent l'effroi devant l'envahisseur, et nous nous réfugiâmes en Suisse pendant quelques jours. Je me souviens du premier véhicule allemand arborant sur son capot l'oriflamme à croix gammée. Ma mère pleura, je ne l'ai jamais oublié. Mon père était revenu de son voyage, amer et triste. Une ombre menaçante obscurcissait l'avenir. Pour ma part, après quelques mois aux usines Peugeot, je repris mes études au lycée protestant de Glay situé à 8 km environ de la Suisse. Implanté au fond d'une vallée, il n'y avait que forêts et champs qui nous séparaient de la frontière que je connaissais très bien.

Dans ce lycée, j'eus un professeur d'histoire, qui avait été arrêté par les forces de Vichy, alors que soldat il se trouvait à Dakar, au moment où le Général De Gaulle tenta son débarquement. Parce qu'il avait harangué les militaires en faveur de De Gaulle, mon professeur, incarcéré fut interné au camp de Bergerac en Dordogne, d'où il s'échappa et rentra chez nous afin de reprendre sa profession.

Le pays de Montbéliard était une fourmilière d'opposants aux allemands. Des actions de résistance multiples furent exécutées, sans que les auteurs soient membres d'un groupe ou pas. Des panneaux de signalisations étaient détournés de leurs réelles destinations ou tout simplement arrachés. Comme par hasard des fils téléphoniques étaient subitement cassés.

Cependant des groupes organisés notamment dans le réseau Buckmaster devinrent de plus en plus actifs sans pour autant que nous nous connûmes les uns des autres.

En mars 1943, mon professeur me demanda, si j'accepterais de participer à quelques missions secrètes contre les allemands, c'est-à-dire porter des plis à tel ou tel autre endroit, ce que j'acquiesçais sans aucune hésitation., avec la promesse de n'en parler à qui que se soit. Ainsi j'entrais dans le réseau OCM Glay.

Très vite, étant donné que je connaissais particulièrement bien la frontière, je fus chargé de porter quelques plis à un correspondant en Suisse, lequel, je l'ai appris à mon retour, était l'agent consulaire de France à Porrentruy. Il était prudent et recommandé d'avoir au cours du retour, du pain ou du tabac acheté en Suisse, afin de détourner éventuellement les arrestations par les douaniers allemands qui patrouillaient le long de la frontière. Une ou deux fois j'en fut quitte avec un grand coup de pied allemand dans les fesses sans autres complications. Il est vrai que les couvre frontière suisses-allemands ne m'ont jamais facilité la tâche.

Plus le temps avançait, plus l'ambiance était tendue, les revers subis par les allemands les rendaient plus hargneux, plus exécutifs et plus méfiants vis-à-vis des civils. Au sein du lycée, nous étions un groupe de 6 élèves au sein de notre réseau, chacun chargé de tâches différentes.

Pour ma part, je suis allé fréquemment sur le plateau de Maiche, afin de ramener des armes,

essentiellement des pistolets, qui avaient été abandonnés par l'armée française, en retraite en juin 1940 et qui avait reflué sur la Suisse. Ces armes avaient été dissimulées par des paysans du coin qui n'ont pas toujours évalué le risque que cela comportait. Ces armes n'étaient pas nombreuses, cependant elles nous permirent de nous familiariser avec leurs managements. En octobre 1943, un groupe de résistants, maillon supérieur au notre fut décapité par la gestapo. C'étaient des hommes adultes, engagés dans leurs convictions pour la France. Je citerai Fouillette, Taradin, Bucschentstutz et d'autres. Ce maillon tombé, c'est à notre niveau qu'échut la protection d'un parachutage qui devait avoir lieu dans notre région. Or au cours du transport de mitraillettes et grenades deux de mes camarades, sur dénonciation, furent interceptés par la gestapo de Montbéliard. Le plus jeune avait 16 ans. Sous les coups d'un interrogatoire très musclé, il a donné nos noms, ainsi 6 élèves furent arrêtés plus le surveillant général et quelques jours plus tard le directeur de l'établissement, René Juteau.

Les Allemands ne connaissaient pas mon lieu d'habitation. C'est le pasteur du village qui les a amenés chez mes parents. Il croyait que parce qu'il avait traduit la demande d'armistice allemande en 1918 ces mêmes ennemis nous feraient des cadeaux.

Nous subîmes des interrogatoires éprouvants et douloureux par la gestapo de Montbéliard. Ensuite transférés à la Butte de Besançon, nous avons subi un semblant de jugement par une cours martiale à l'hôtel des Bains à Besançon où 4 d'entre nous furent condamnés, à mort. Or en fait nous avons été transférés à la Prison de Fresnes puis déportés vers l'Allemagne.

À Fresnes, nous étions 15 par cellules, couchant à même le sol, sans paillasses ni couvertures.

Au bout d'une semaine environ, par véhicules cellulaires nous avons été conduit à la gare de l'Est où un détachement SS nous attendait et nous firent monter dans des wagons voyageurs grillagés.

Sur le quai de la gare de l'Est des dames de la Croix rouge nous remirent au moment de notre départ des petits colis de friandises en nous disant subrepticement que si nous pouvions écrire nos noms et adresse et jeter sur les voies, elle se chargeraient d'informer nos famille. Ainsi par ce biais, mes parents surent que j'étais parti en Allemagne. Mes camarades et moi avions moins de 20 ans. L'on s'imaginait que nous partions en Allemagne afin de relever les prisonniers de guerre : la propagande de Pétain indiquait que pour dix volontaires 1 prisonnier de guerre serait libéré. Quelle désillusion !

L'on se doutait bien que nous n'allions pas en colonies de vacances. Cependant l'on n'avait jamais entendu parlé de camps de concentration, nous pensions seulement que nous allions dans des camps de travail, purger notre peine. L'on devait vite être confronté avec la dure réalité.

### **Le Struthof**

Après une nuit de voyage, le train s'arrêta dans une ville où nous entendions parler allemand, bientôt sur une pancarte nous pûmes lire Strasbourg. Après une demi-journée d'attente le train se remit en marche Il ne franchit pas le Rhin mais prit une direction sud-ouest, longeant la vallée de la Bruche Il s'arrêta dans une petite gare : c'était Rothau.

Un cordon de SS accompagné par des chiens bergers allemands nous attendait. Rapidement à coups de crosse de fusils, hurlant, les soldats nous firent descendre des wagons. Rassemblés par 5 sur le quai, nous avons été immédiatement embarqués dans des camions qui prirent une route de montagne. Après un transport rapide sur une route sinueuse, nous fûmes débarqués sur une petite place devant un ensemble électrifié de miradors avec un soldat armé.

À l'intérieur des hommes squelettiques, au faciès ahuris, rasés, hébétés, à la démarche d'automates, les yeux hagards, exprimant la peur et le désarroi, vêtus de vêtements civils avec de grands X à la peinture rouge dans le dos accompagné de NN. Le temps était bas, il faisait froid, des baraquements noirs construits sur des plateformes nous étreignirent douloureusement. Tout paraissait lugubre et triste. Cela sentait la mort.

Voici l'entrée, nous dit-on, la sortie est en bas. Alignés cinq par cinq nous descendîmes le chemin caillouteux qui conduit au bas du camp. Un baraquement noir également surmonté d'une grande cheminée fumante et rejetant des odeurs de chair brûlée. C'était le crématoire, et la fameuse sortie.

Rasés des pieds à la tête, nos vêtements emballés et pris par un groupe d'hommes, l'on nous jeta des hardes frappées également de l'X rouge surmonté des deux N, un numéro à coudre sur la poche du veston et sur la couture du pantalon, une paire de claquettes, une chemise et un baret, le *mutze* Ensuite, répartition dans les différentes baraques. Rapidement nous fumes initiés aux commandements allemands pour se rendre à la place d'appel, la soupe, le coucher, la façon se présenter devant le kapo ou le SS, avec tous les interdits inimaginables Le camp était administré par un chef de camp lui-même prisonnier depuis 1933. Il dirigeait les chefs de blocks, tous allemands prisonniers politiques ou de droit commun depuis plusieurs années.

Entassés pêle-mêle dans les baraques nous subîmes une discipline de fer, sous les ordres hurlés et souvent accompagnés de coups pour aller plus vite. Les plus faibles étaient toujours ceux qui subirent le plus d'exactions et furent les premiers à alimenter le crématoire.

Les appels avaient lieu à toute heure du jour ou de la nuit selon l'humeur des SS, par tous les temps. Nous pouvions y rester des heures, comptés et recomptés par le chef de bloc ensuite par un SS Les morts de la nuit devaient être présents, tenus debout entre deux déportés.

Le travail consistait à construire un hôtel pour les SS. Il fut nécessaire de creuser la montagne, l'aplanir, creuser des fondations, couler le mortier dans des banchées, sous un rythme incessant, sous la pluie, le vent, le froid, les coups des kapos pour accélérer le travail. Des hommes exténués tombaient, battus à mort.

Le chantier de la carrière concernait l'exploitation de granit rosé destiné à construire des monuments à la gloire du grand reich. Là aussi nombreuses furent les victimes et les morts dus aux coups. La faiblesse des détenus ne leur permettant pas de porter les blocs de pierre, qui souvent, dans la folie de nos bourreaux, servaient à écraser la tête du déporté tombé à terre.

Le chantier des jardins consistait à creuser le flanc de la montagne pour en faire des espaliers en gradins, les pierres enfouies au fond et la terre tamisée afin de permettre la plantation.

En guise d'engrais, des corvées transportaient par brouette, le contenu de la fosse aux cendres et excréments située au bas du camp près du crématoire jusque sur ces jardins. Actuellement la lampe des morts en marque le lieu. Les kapos avaient un malin plaisir à pousser quelquefois un malheureux qui puisait dans la fosse pour remplir sa brouette. Les bords glissant, l'infortuné roulait et était englouti comme dans des sables mouvants. Son corps était retiré lorsque la fosse était vide, cela après plusieurs jours.

Le ravin de la mort a coûté la vie à plusieurs de nos camarades. En effet il fallait déposer, sur la bordure du chemin qui descend au crématoire, de la terre pour aplanir la pelouse jusqu'au bord des barbelés. Parfois un kapo poussait l'un des nôtres qui était immédiatement abattu par le SS du mirador, pour soi-disant tentative d'évasion.

Rien à notre disposition pour panser les blessures occasionnées souvent par les morsures des chiens. Un peu de papier de sac à ciment servait de bandage. Le soir, lorsqu' au moment du coucher, l'on défaisait le pansement, un tas de vers tombaient sur le sol. Notre nourriture consistait en un liquide noirâtre le matin, à midi 3/4 de litre d'un liquide dans lequel flottaient différents déchets de légumes, betteraves, navets etc., le soir une tranche de pain noir 10x10x1 avec un morceau de *tafelmargarine*. Les jours de pendaison publique, l'on avait de la soupe de pois. Nombreuses furent les pendaisons au Struthof pour des causes souvent futiles. Le supplicié avait séjourné plusieurs jours à la prison, battu, sans manger plusieurs jours avant sa fin définitive. La pendaison avait lieu à midi. Le chef de camp SS lisait la sentence en indiquant que cela nous attendait tous si nous manquions à la discipline. Ensuite, le camp entier devait défiler devant la victime qui était dépendue vers 5 heures du soir pour être portée au crématoire.

La chambre à gaz est installée à 800 mètres environs du camp, à proximité de l'hôtel du Struthof. Pour des expériences médicales des professeurs Hirt et Hagenbach, plusieurs tziganes ont été gazés, et même quelques autres détenus venus d'autres camps Le froid, la faim, les coups, le travail exténuant devaient avoir raison des hommes les plus valides. Le camp du Struthof, camp de la mort lente, avait pour objectif de dégrader, d'avilir, de détruire physiquement les hommes. J'ai connu sur le site les généraux Frère, Delestraint. L'un de mes camarades, immatriculé vingt numéros après moi, devait devenir le général Méry.

Le débarquement du 6 juin 1944 nous donna beaucoup d'espoir. Or il fallut presque une

année entière pour être enfin libéré, et combien avons-nous laissé de malheureux sur le chemin de la misère et de la torture ?

Le Struthof a été évacué en octobre 1944 et nous avons été transportés dans plusieurs kommandos du Nekar et de Dachau, pour enfin recouvrer notre liberté le 30 avril 1945, par l'arrivée de la 3<sup>e</sup> armée américaine. Je pesais 32 kg. J'ai eu vingt ans à Dachau.